Document généré le 4 août 2025 16:09

Québec français

Dossier
L'essai

Laurent Mailhot

Numéro 53, mars 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45978ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mailhot, L. (1984). Dossier : l'essai. *Québec français*, (53), 26–35.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'essai québécois et son voisinage

laurent mailhot

Maintenant, il n'y a plus de chemin, toutes les traces derrière moi sont effacées, je ne trouve devant moi que silence — silence qui me fait signe d'écrire à n'en plus finir [...]

Jacques BRAULT,
Chemin faisant (1975)

Nous ne pouvons plus, au Québec, limiter la littérature au triptyque poésie-roman-théâtre, considérant tout le reste comme des écrits de circonstance, d'appoint. Il faut remonter jusqu'aux *Voyages* et descriptions de la Nouvelle-France, aux historiens nationaux (Garneau, Groulx), aux grands journalistes et chroniqueurs (Parent, Buies), aux écrits intimes [1]. La Correspondance de Crémazie vaut mieux que ses poèmes. Le *Journal* d'Henriette Dessaulles, publié en 1971, est une des principales œuvres littéraires du XIX[e] siècle. Et Saint-Denys Garneau est un prosateur aussi bien qu'un poète. Surtout depuis une vingtaine d'années, d'authentiques écrivains, venus de tous les horizons, se manifestent à travers les « idées-mots » de l'essai. À l'inverse, malgré leur théorie-idéologie, certains écrivains des *Herbes rouges* ou de *la Nouvelle Barre du jour* ne figurent parmi les poètes ou auteurs de récits que pour des raisons institutionnelles.

L'apparition d'essayistes au milieu du champ littéraire, pas seulement sur ses clôtures ou dans ses fossés, suppose que « la teneur en culture du discours social ne se situe pas au-dessous d'un certain seuil »[2]. Le développement de la vie publique et des communications, des sciences humaines, des arts et de l'enseignement ont provoqué — par réaction ou comme complément, compensation, critique — une véritable recherche au plan de l'écriture. « Écrire est en passe de devenir le lieu de l'ultime résistance de l'individu », note Jean-Louis Major dans son « Journal »[3]. Major est justement un de ces professeurs qui ont cru possible de venir à l'écriture (et à la littérature) autrement qu'en versifiant ou en publiant des « romans d'année sabbatique ». C'est le cas également à *Liberté*, dans quelques revues, recueils, essais, fragments autographiques (plutôt qu'autobiographiques). Ces œuvres doivent être placées à côté de celles de Miron, de Ducharme, de Ferron. Leurs idées sont aussi des phantasmes, des passions, un style, une forme.

L'essai comme forme littéraire

Excluons d'abord de l'essai proprement dit — ou essai littéraire — les écrits purement documentaires, didactiques, scientifiques, qui veulent à tout prix prouver, convaincre, persuader. L'essai, au sens où nous l'entendons ici, n'est ni un traité, ni une thèse, ni un éditorial, ni un sermon. Il ne *traduit* pas une pensée, il la cherche ; il ne résume pas une question, il la déplace et la complique. Il n'est pas neutre, *objectif*, mais engagé dans une aventure personnelle.

Contre les langages tout faits — stéréotypes, automatismes publicitaires ou idéologiques —, contre l'institution littéraire elle-même, l'essayiste cherche sa voie, sa voix : « Une idée suscite le goût d'écrire, une idée fait en sorte que le vouloir-écrire chez l'essayiste devient plus fort que le non-écrire, et cette idée va rencontrer toute sorte d'obstacles comme le héros de roman. Idée et héros problématiques... »[4] L'essayiste contemporain — mais c'est déjà vrai chez Montaigne, Platon — est « un artiste de la narrativité des idées », comme le romancier est un « essayiste de la pluralité artistique des langages »[5]. Il y a dans l'essai une histoire et même une intrigue. Les idées s'entrechoquent (dans un lieu qui n'est pas le champ clos de la polémique), se fuient, se trahissent, se rencontrent de nouveau, se transforment. Le paysage intellectuel évolue avec la composition, le mouvement des images, la surprise des mots.

L'essayiste a des idées — il lui vient des idées —, mais il ne se limite pas aux idées. Il les examine, les pèse, mais surtout les lance et les relance. Ses idées lui échappent jusqu'à un certain point, comme ses personnages échappent au romancier ou à l'auteur dramatique. Écrivain d'idées ? Oui, en un sens, mais d'idées (données, suggérées) à défaire, à refaire, à nuancer indéfiniment. L'essayiste n'arrive jamais à des conclusions définitives, qu'on pourrait résumer. Il y a toujours *autre chose :* un écho, une marge, un reste.

L'essai... n'est ni un traité, ni une thèse, ni un éditorial, ni un sermon. Il ne traduit pas une pensée, il la cherche ; il ne résume pas une question, il la déplace et la complique.

Les professeurs et critiques québécois ont été relativement nombreux, ces dernières années, à pratiquer ou à étudier l'essai. Un des premiers fut Jean Marcel, dont *le Joual de Troie* (1973) et *Jacques Ferron malgré lui* (1970 et 1978) sont des classiques du genre. Selon cet essayiste — définition inédite mais largement diffusée —, l'essai est un « discours réflexif de type lyrique entretenu par un « je » non métaphorique sur un sujet culturel (au sens large) »[6]. Schlegel aîné, repris par Lukács, qualifiait les essais de « poèmes intellectuels ». En prose, bien entendu. Ce n'est donc pas un hasard si on compte plusieurs poètes parmi les meilleurs essayistes québécois, de Saint-Denys Garneau à Miron (« Recours didactique »), Brault, Ouellette... Par son langage « performatif », ses connotations, ses reprises, son rythme, l'essai est un « chant d'idées-phrases »[7]. Il faut le lire et le relire d'un bout à l'autre, thèmes et variations, comme on écoute de la musique.

Quel que soit son thème, son sujet ou son prétexte — l'éducation, la langue, la société, le fédéralisme ou l'indépendantisme, la révolte ou la révolution, Dieu ou les démons —, l'essai travaille toujours (sur) un objet culturel, un langage institué. Il le critique radicalement, c'est-à-dire qu'il le reprend à la base, le renvoie à ses sources (étymologiques, historiques), le retourne en tout sens. Il lui donne du *jeu* et se l'approprie personnellement. *Les Insolences du Frère Untel* (1960) sont moins un manifeste qu'un témoignage. *Nègres blancs d'Amérique* (1968), de Vallières, est l'« autobiographie précoce d'un «terroriste» québécois ».

C'est donc le *je* — non seulement de l'expérience passée, mais de l'écriture en train de se faire — qui unifie et spécifie les matériaux de l'essai. Fernand Ouellette traite de plusieurs sujets — la violence, la tolérance, la peinture, l'amour, la mystique — dans *les Actes retrouvés* (1970) et *Écrire en notre temps* (1979). Ces textes peuvent être comparés à ses poèmes, comme point de départ, ou à d'autres essais, comme point d'arrivée, mais dans tous les cas le trajet est différent. En fait, c'est de son *Journal dénoué* (1974) que les essais de Ouellette sont le plus proches. « L'essai demeure une forme de concentration, de dévoilement, convenant à mon esprit. C'est une pierre de prose irradiante »[8], écrit-il.

Fernand Dumont

On pourrait regrouper les essais québécois autour de thèmes ou motifs dominants — la peur, l'exil, le silence et la parole —, ou d'après les activités principales auxquelles ils semblent se rattacher — philosophie, morale, histoire et politique, anthropologie, critique littéraire —, mais l'essai, on l'a vu, a pour fonction d'ouvrir les frontières, de déplacer les questions. D'une polémique sur la langue, *le Joual de Troie* fait un essai sur l'homme, le langage, la société. D'une comparaison entre la tradition orientale et la civilisation occidentale, Naïm Kattan fait un essai polyvalent sur *le Réel et le Théâtral* (1970). *La Mémoire et la Promesse* (1978), *le Désir et le Pouvoir* (1983) sont également fondés sur la Bible, les voyages, l'histoire et les littératures nationales, le *je* et son double, le jeu. « Que mon écrit soit un discours critique, un essai qui chevauche l'abstraction, ou un récit autobiographique, l'intention est toujours la même : qu'il colle le plus possible à moi, qu'il soit le plus proche de ce que je pense et de ce que je sens[9]. »

Pierre Vadeboncœur est l'exemple-type de l'écrivain entièrement et exclusivement essayiste. Conseiller technique à la C.S.N., actif dans plusieurs mouvements sociaux et politiques, il publie des articles dans diverses revues. Son premier recueil, *la Ligne du risque* (1963), est dominé par la figure de Paul-Émile Borduas et son « esprit de création » : « L'art nous aura été un maître bien plus important que l'histoire, et moins équivoque »[10]. Si quelques-uns des recueils qui suivent sont polémiques, circonstanciels[11], la plupart, même *Lettres et Colères* (1969), sont des essais. « J'avais projeté en premier lieu d'écrire sur la justice, l'amitié, le mal, la vérité, des réflexions de style classique. Mais on rencontre tout de suite la justice en campagne, l'amitié éperdue, la vérité passée outre, le mal répandu, insinué partout », écrit-il dans sa présentation de *l'Autorité du peuple* (1965)[12]. En 1970, Vadeboncœur publie deux œuvres remarquables, qui communiquent en profondeur : *Un amour libre,* récit d'une enfance et d'une paternité ; *la Dernière Heure et la Première,* essai sur la naissance d'une nation. Plus ambitieux, quasi métaphysiques, *les Deux Royaumes* (1978) et *Trois essais sur l'insignifiance* (1983) furent très discutés.

Histoire et espace de l'essai québécois

L'essai québécois a quelques lieux institutionnels privilégiés — la revue *Liberté*, la collection « Constantes » chez

HMH —, mais il se trouve un peu partout, aux Quinze (« Prose exacte », « Prose entière »), chez VLB, et, à l'Université, aussi bien en sciences humaines qu'en littérature. Toujours, cependant, c'est son écriture qui le caractérise : non pas une esthétique ou une rhétorique en particulier — ironie, colère, célébration —, mais une attitude devant l'acte d'écrire. Poète et sociologue, Fernand Dumont ajoute une troisième corde à son arc dans *la Vigile du Québec* (1971) et une partie au moins du *Lieu de l'homme* (1968). Marcel Rioux ne parle pas de la même façon de *la Question du Québec* (1969) et des *Québécois* (1974) : dans ce « portrait ethnographique » illustré, rempli d'humour, l'anthropologue (re)devient conteur.

Au XIX[e] siècle, l'essai commence avec les admirables articles et conférences d'Étienne Parent. Ce grand journaliste et fonctionnaire n'est pas seulement un homme d'idées (sur l'industrialisation, la démocratie, l'éducation), il est un écrivain comparable à Garneau. Moins lyrique sans doute, moins épique, mais ferme, souple, nuancé. Relire, en particulier, « Du travail chez l'homme » ou « Du prêtre et du spiritualisme dans leurs rapports avec la Société »[13]. À côté de Parent, les brillants causeurs et élégants chroniqueurs — un Napoléon Aubin, un Hector Fabre — font un peu légers. La passion, la culture et le style de Buies font merveille dans ses *Lettres sur le Canada* (1864 et 1867) et ses recueils de chroniques ; *la Lanterne* et ses autres brûlots ont vieilli[14]. *L'Avenir du peuple canadien-français* (1896) d'Edmond de Nevers[15] offre un tableau nostalgique, utopique.

Au début du XX[e] siècle, l'essai piétine tout autant que la poésie, le roman, le théâtre. On en trouve cependant des traces, ou des signes précurseurs, en histoire (avec Groulx) et dans le journalisme. Si Henri Bourassa est d'abord un orateur, Olivar Asselin[16] et surtout Jules Fournier sont plus que des polémistes. Prenons, par exemple, *Mon encrier* (1922), recueil posthume de Fournier. On y trouve de tout : critique littéraire et parodie, portraits et caricatures, chroniques parlementaires et impressions de voyage, lettres ouvertes et études inachevées. L'ensemble est disparate et pourtant unique. Les fils se croisent et tissent une étoffe, un essai ; chaque article prend un peu des couleurs de l'ensemble. L'essai se rapprochera davantage encore de la littérature et de la critique avec la fondation, dans les années trente et quarante, de revues comme *la Relève, les Idées, Amérique française*. Berthelot Brunet est un essayiste, jusque dans ses histoires littéraires. Saint-Denys Garneau l'est dans son *Journal* et ses *Lettres à ses amis*.

Depuis *l'Homme d'ici* (1952) d'Ernest Gagnon, l'essai québécois a su poser ensemble — dans « une autre durée » et « un lieu sans lieu » — les questions de l'art, de la spiritualité, du pouvoir, de la création et de la représentation. *Convergences* (1961), de Jean Le Moyne, est à cet égard un titre exemplaire. L'auteur n'est pas un critique professionnel, mais un témoin, à la fois journaliste et un peu prophète, passionné de théologie et de musique, intéressé par la cybernétique et la place de la femme dans la civilisation canadienne-française.

Le Moyne préférerait « aller à la taverne avec Samuel Johnson et Boswell que fréquenter les moralistes français, salonnards constipés et jamais ivres ». Ce n'est pas le cas, évidemment, de Pierre Baillargeon ou de Jean Simard, qui, même dans leurs romans, cisèlent des pensées, des apophtegmes, des maximes. La littérature morale et la littérature de combat (manifestes, pamphlets, polémiques) ne font partie de l'essai qu'au sens large, ou indirectement. Elles sautent trop vite aux conclusions, aux formules géométriques, à la pensée comme spectacle. L'essai au sens strict a plus d'étendue ou de détente, un horizon plus lointain.

La critique littéraire, plus ou moins scientifique, a produit beaucoup de thèses, analyses, théories, synthèses, monographies. Ces travaux précis, miniatures ou monuments, servent de référence et d'instrument. Ils sont utiles et parfois agréables. On ne saurait confondre, cependant, *Voix et Images, Livres et Auteurs, Lettres québécoises, Spirale* et les revues universitaires avec *Liberté*.

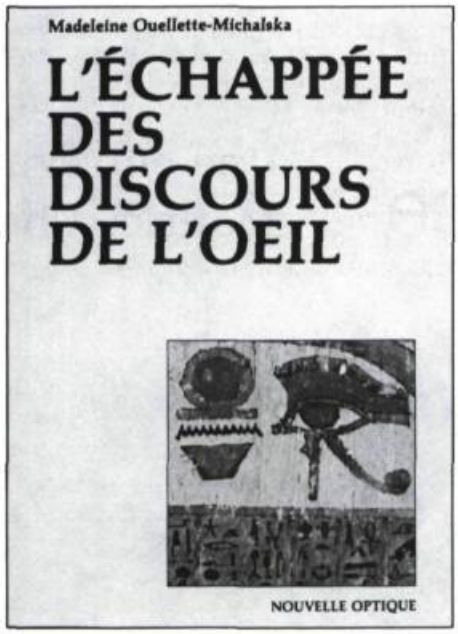
Les écrits féministes... posent un problème particulier. Fortement marqués par une idéologie précise, la plupart échappent à l'essai pour aller soit du côté de la thèse, de la lutte, soit du côté du témoignage personnel.

Pour que la critique devienne écriture —pas seulement littérature —, il lui faut faire passer son objet en sujet, en assumer tous les risques, poser des questions insolubles immédiatement. C'est ce que font Brochu et Marcotte dans *la Littérature et le reste*, où on voit « le critique comme un médiateur entre deux sphères, celle de l'art et celle des savoirs, qui correspondent à deux types de vérité, la subjective (ou l'intime) et l'objective (ou l'exacte). Son rôle est de les mettre en rapport, en se faisant *poète d'idées* — ce que devrait être le philosophe. »[17]. Ce critique-philosophe correspond à ce que nous appelons ici un essayiste.

Certains essais sont massifs — tel le *Journal d'un inquisiteur* (1960) de Gilles Leclerc, réquisitoire et plaidoyer, « bon pamphlet, et autre chose »[18] —, mais la plupart se présentent sous forme d'articles, de textes courts, ouverts, fragmentés, réunis en recueil. Pierre Trottier a *Mon Babel* (1963) ; Éthier-Blais a ses *Signets* et son *Dictionnaire de moi-même* (1976) ; Jacques Ferron, ses *Historiettes*, ses *Escarmouches* et *Du fond de mon arrière-cuisine* (1973) ; Hubert Aquin, son *Point de fuite* et ses *Blocs erratiques* (1977) posthumes. Ces recueils couvrent plusieurs années, parfois quelques dizaines d'années ; ils touchent à la politique, à l'histoire, aux mœurs, à la littérature. Tirés de journaux, de revues, de carnets personnels, des textes se détachent des circonstances qui les ont provoqués pour trouver leur littérarité dans l'organisation de l'essai.

Les écrits féministes, nombreux depuis une douzaine d'années, posent un problème particulier. Fortement marqués par une idéologie précise, la plupart échappent à l'essai pour aller soit du côté de la thèse, de la lutte, soit du côté du témoignage personnel. Malgré sa

mise en scène, *l'Échappée des discours de l'œil* (1981), de Ouellette-Michalska, relève plutôt des sciences humaines (psychanalyse, anthropologie, histoire de la philosophie) que de l'essai littéraire. Mais ce classement est discutable, comme celui des livres de Marcelle Brisson. *L'Euguélionne* (1976) et *le Pique-nique sur l'Acropole* (1979), de Louky Bersianik, présentés comme romans, peuvent être considérés comme essais. Il en va de même de certains « textes mixtes » de Suzanne Lamy (*D'elles*), de France Théoret, de Madeleine Gagnon et de Nicole Brossard. ■



---

1 Dont les écrivains, il est vrai, ont été jusqu'à maintenant plus avares que les hommes politiques (T.-D. Bouchard, G.-E. Lapalme), les ecclésiastiques, les hommes et les femmes d'action.

2 André BELLEAU, « Petite Essayistique », *Liberté*, nº 150 (décembre 1983), p. 9.

3 *Entre l'écriture et la parole. Carnets.* À paraître en 1984 chez Hurtubise HMH.

4 André BELLEAU, *loc. cit.*, p. 8.

5 *Ibid.*, p. 8.

6 Voir aussi son article — et tous les autres, y compris la traduction de Lukács — d'*Études littéraires*, vol. V. nº 1 (avril 1972) (« L'Essai »).

7 *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975, p. 111.

8 Fernand OUELLETTE, *Journal dénoué*, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1974, p. 196 (coll. du « Prix de la revue *Études françaises* »).

9 Naïm KATTAN, *le Désir et le Pouvoir*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983, p. 164 (coll. « Constantes », 42).

10 Pierre Vadeboncœur, *la Ligne du risque*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 212.

11 *Un génocide en douce* (1976), *Chaque jour l'indépendance* (1978), *To Be or Not To Be : That is the Question* (1980).

12 Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 11 (coll. « Constantes », 34).

13 Dans *Étienne Parent 1802-1874*, textes choisis et présentés par Jean-Charles FALARDEAU, Montréal, la Presse, 1975.

14 Voir mon *Anthologie d'Arthur Buies*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978 (coll. « Cahiers du Québec », 37).

15 On peut lire aussi les textes choisis par Claude Galarneau dans *Edmond de Nevers essayiste*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1960 (« Cahiers de l'Institut d'histoire », 2).

16 Voir le choix de textes de Marcel-Aimé GAGNON, *Olivar Asselin toujours vivant*, Montréal, les Presses de l'Université du Québec, 1974.

17 André BROCHU et Gilles MARCOTTE, *la Littérature et le reste (livre de lettres)*, Montréal, Quinze, 1980, p. 38.

18 Comme dit Jean Marcel en préface à la réédition de 1974.

BIBLIOGRAPHIE
sur l'essai québécois en général [1]

ANDRÈS, Bernard, « Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois », *Voix et Images*, vol. I, nº 3 (avril 1976), p. 417-431.

BELLEAU, André, « Approches et Situation de l'essai québécois », *Voix et Images, vol. V, nº 3 (printemps 1980), p. 537-543.*

_____, « Petite Essayistique », *Liberté*, nº 150 (décembre 1983), p. 7-10.

BONENFANT, Joseph, « Divergences de l'essai québécois », dans René Bouchard (dir.), *Culture populaire et littératures au Québec*, Saratoga, Californie, Anma Libri & Co, 1980 (nº spécial de *Stanford French Review*, printemps-automne 1980, p. 243-256).

DORAIS, Fernand, « l'Essai au Canada français : 1930-1970 : lieu d'appropriation d'une conscience », *Revue de l'Université Laurentienne*, vol. V, nº 2 (février 1973), p. 113-137.

Études littéraires, vol. V, nº 1 (avril 1972) (« L'essai »), p. 7-130.

Études littéraires, vol. XI, nº 2 (août 1978) (« Le Pamphlet »), p. 253-390.

LE BLANC, Alonzo, « l'Essai contemporain au Québec », dans Denis Saint-Jacques (dir.), *Littérature et Idéologies. La mutation de la société québécoise de 1940 à 1972*, Québec, Université Laval, Cahiers de l'I.S.S.H., 1976, p. 47-61.

MAILHOT, Laurent, « Aux frontières (à l'horizon) de l'essai québécois », *la Nouvelle Barre du jour*, nº 63 (février 1978), p. 69-86.

_____, « The Writing of the Essay », *Yale French Studies*, nº 65 (1983), p. 74-89.

MAJOR, Jean-Louis, *le Jeu en étoile. Études et essais*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1978, 189 p.

RICARD, François, « l'Essai », *Études françaises*, vol. XIII, nºs 3-4 (octobre 1977), p. 365-381.

SIMARD, Sylvain, « l'Essai québécois au XIXe siècle », *Voix et Images*, vol. VI, nº 2 (hiver 1981), p. 261-268.

TERRASSE, Jean, *Rhétorique de l'essai littéraire*, Montréal, PUQ, 1977, 157 p.

VIGNEAULT, Robert, « Essayistes d'une Cité (plus inquiète que) libre », *Voix et Images*, vol. V, nº 3 (printemps 1980) p. 525-536.

_____, « l'Essai québécois : préalables théoriques », *Voix et Images*, vol. VIII, nº 2 (hiver 1983), p. 311-329.

_____, « l'Essai au XXe siècle » (à paraître dans René Dionne, dir., *le Québécois et sa littérature*).

Laurent MAILHOT

---

1 Cette bibliographie est tirée — adaptée — d'*Essais québécois 1837-1983, anthologie littéraire* de Laurent Mailhot (avec la collaboration de Benoît Melançon), à paraître chez Hurtubise HMH en mars 1984 (coll. « Cahiers du Québec »). On trouvera là aussi, sur chaque essayiste en particulier, des indications bibliographiques.
Pour ce qui est de la théorie du genre, elle existe surtout en anglais (Leslie Fiedler, Scholes and Klaus), dans les ouvrages bien connus de Lukács, Barthes, dans un article souvent cité de Judith Schlanger (« Langage intellectuel, langage métaphorique », *Littérature*, nº 29 (février 1978), p. 21-37) et dans Marc Angenot, *la Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes* (Paris, Payot, 1982, 425 p.), qui a d'intéressantes « Remarques sur l'essai littéraire » (p. 46-58), etc. Signalons enfin le tome 6 de la série « Archives des Lettres canadiennes » (Fides), portant sur *l'Essai canadien-français*, dont la parution est prévue en 1984.

Libérer l'intelligence

Une entrevue avec Maurice Champagne-Gilbert

J'ai une peur bleue des idéologies. Elles sont souvent la mort de l'intelligence dans ce qu'elle a de plus créateur.

pierre boissonnault

Maurice Champagne-Gilbert fait partie de cette génération d'hommes et de femmes qui avaient vingt ans au moment de la révolution tranquille. Ils ont été abondamment nourris de la pensée de la Grèce ancienne et du pragmatisme de la Rome impériale de César. Ils en connaissent les réalisations architecturales, militaires, politiques et littéraires. Ils savent identifier et reconnaître la fonction de bien des règles qui régissent les civilisations.

Mais ils ont vécu aussi les injustices d'un système scolaire complètement dépassé par la culture ambiante, d'un cléricalisme mesquin et pontifiant, d'une vie politique figée dans le népotisme et l'improvisation quand le monde entier cognait à la fenêtre d'un Québec clos sur lui-même.

Situation existentielle dynamique qui a fait que les tomahawks se sont mis à voler dru sur les palissades.

Maurice Champagne-Gilbert a d'abord choisi la poésie, puis l'enseignement et, maintenant qu'une certaine maturation a pu se produire, le domaine des idées. D'abord *la Violence au pouvoir*, ensuite *la Famille* et, tout récemment, *Bâtir ou détruire le Québec*.

Dans ce dernier essai, on reconnaît l'homme épris du droit de ses semblables à la liberté intellectuelle.

« Ce n'est pas pour rien que j'ai dédicacé mon deuxième chapitre aux jeunes, c'est celui que je considère le plus important. Il y a un choix précis à faire : libérer les intelligences des idéologies. Je ne veux pas d'un Québec étiqueté marxiste, catholique ou socialiste. Je veux un Québec où l'on ait la liberté de vivre et de construire différents projets qui répondent aux besoins des gens, qui répondent à des réalités très contextuelles, très circonstancielles. »

« J'ai une peur bleue des idéologies. Elles sont souvent la mort de l'intelligence dans ce qu'elle a de plus créateur. Par exemple, comment le Parti communiste français a-t-il pu ne pas combattre farouchement tout ce que les Russes ont fait en Afghanistan ! Ici, on a été pris avec l'idéologie catholique et là on est pris avec d'autres idéologies, notamment dans les syndicats. »

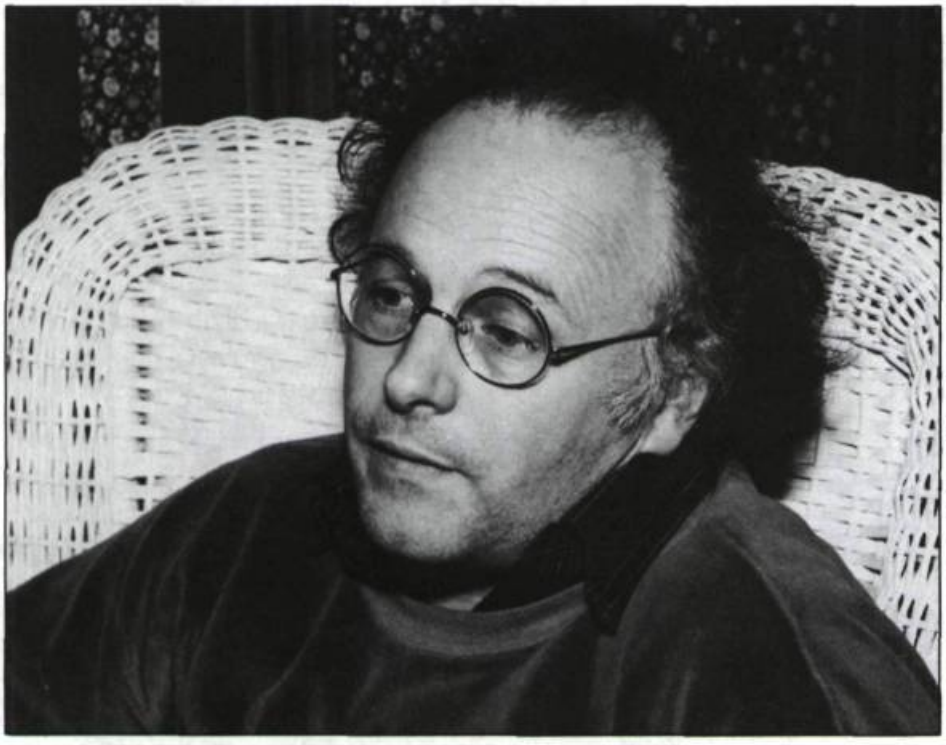
Champagne-Gilbert aime le concept de *rassemblement*, mot clé, mot amoureux, mot d'architecture, mot collectif. Et il pose le problème de l'absence de leaders intellectuels.

« Parmi tous les problèmes que l'on vit, il y a un énorme problème de leadership des personnes politiques, des leaders sociaux, syndicats et corporations professionnelles, du monde patronal et de tous les groupes engagés dans la société québécoise. »

Diplômé en littérature, psychologie et philosophie, il met en cause la fonction sociale de l'université, et de tous les lieux d'enseignement. « L'université, c'est la tradition, l'Institution. L'une des raisons pour lesquelles j'ai quitté l'enseignement, c'est qu'il m'est apparu que c'est un monde fermé, coupé de la vie, de tout ce qui se passe dans la société. D'ailleurs, sur ce plan-là, la vocation régionale des cégeps a été à peu près ratée, il ne faut pas le nier. À l'exception de quelques individus, ou de quelques milieux à l'occasion, les institutions d'enseignement ne répondent pas aux préoccupations des gens. »

« La culture n'y est pas quelque chose d'incarné. On travaille en vase clos, sur des sujets qui intéressent qui ? Par

Il y a à l'université tout un potentiel de ressources humaines non utilisées, mais qui s'occupent de petites affaires... bref qui ne s'engagent pas.



exemple, comment plonger des étudiants dans un univers historique, ou linguistique sans tenir compte du cheminement personnel de l'étudiant? Je pense que Mao avait raison d'envoyer les intellectuels aux champs! Enseigner la littérature est aussi formateur de vie intérieure que d'expression. Il me semble qu'il n'y a rien qui colle plus aux itinéraires de vie intérieure que la littérature.»

«On exprime son vécu, ce que l'on a dans le ventre. Mettre l'intelligence non seulement au service du vécu d'une société, mais mettre les disciplines, les savoirs... Il faut donner des outils. Dans ce livre, j'ai dénoncé quelque chose qui tient du silence des intellectuels et de la désincarnation de l'université. Il est impensable qu'ayant vécu la crise sociale de l'an dernier, axée sur la problématique du régime de la fonction publique, il y ait eu un silence quasi complet des universitaires, compte tenu des dossiers incroyables que ces gens-là ont en relations industrielles, en droit du travail et je ne sais en combien d'autres disciplines. On aurait pu s'attendre à des interventions utiles, avec une espèce d'impartialité. C'est là que réside toute la beauté de l'intelligence et de la liberté. Il y a à l'université tout un potentiel de ressources humaines non utilisées mais qui s'occupent de petites affaires, de contrats, bref qui ne s'engagent pas. Le silence des intellectuels est quelque chose de tout simplement ahurissant.»

«Je pose aussi le problème de la formation universitaire. La thèse de doctorat, cela sert à qui? Le doctorat devrait être fait après beaucoup d'expériences sur le terrain. On fait une maîtrise puis, ensuite, on devrait aller travailler, voir ce qu'est la réalité, vérifier la pertinence de ses outils. Ce n'est seulement qu'après qu'on devrait rédiger un doctorat, qui aura des chances d'être utile, d'être publié. Alors, il y aura un lien entre le vécu et la recherche.»

«L'écriture est un instrument privilégié, mais pour dire des choses avec une certaine qualité, il faut du mûrissement. Il suppose une patiente et longue observation du vécu, soit en termes de recherches, d'enquêtes, de travail dans les milieux, de réflexions, d'études comparées avec ce qui se passe dans d'autres sociétés. L'écriture est un instrument qui vient en bout de ligne.»

Champagne-Gilbert a toujours été fasciné par les rapports action-réflexion. Depuis ses premiers contacts avec Montaigne. «Il me fascinait. Un penseur et un écrivain, mais engagé dans le concret, maire de sa ville. Un jour, comme lui, je me suis *essayé*. Il faut bien s'essayer en termes de réflexions et d'apprentissages. Je suis un homme et je porte en moi l'humaine condition. *Bâtir ou détruire le Québec* est essentiellement le récit, en forme d'essai, d'expériences vécues, des vingt dernières années de batailles, de luttes, mais aussi de partages avec des gens, des groupes, des milieux.»

Aujourd'hui, les hommes et les femmes de cette génération ont pris leur place dans la société québécoise. Le pouvoir, s'il existe vraiment, n'appartient-il pas à ceux qui ont quarante ans? Ils ont fait reculer l'idéologie catholique derrière des palissades inconfortables, ils ont fait de leur pays-province un endroit où le travail se fait dans leur langue, ils ont pris d'assaut la Bastille des savoirs et des connaissances. Chacun à sa manière, chacun à la mesure de ses poings et de ses outils.

Maurice Champagne-Gilbert, lui, a choisi la pensée, l'intelligence et la parole. ■

La Violence au pouvoir. Essai sur la paix, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 255 p.

La Famille et l'homme à délivrer du pouvoir. Essai, Montréal, Leméac, 1980, 415 p.

Bâtir ou détruire le Québec, Montréal, Primeur, 1983.

L'essai au féminin

La plupart du temps, les femmes adoptent une écriture fortement teintée de subjectivité, souvent d'ordre autobiographique qui leur permet sans doute de pouvoir enfin se dire et se faire comprendre.

gabrielle frémont

Il paraît difficile de parler d'essai au Québec sans penser immédiatement à l'écriture des femmes. Car, on ne peut l'ignorer, ce sont elles qui actuellement s'intéressent le plus à ce genre littéraire — si l'on peut toutefois parler de *genre* à propos de l'essai, forme versatile et libre s'il en est une, et en ce sens presque *non-genre*.

En tout cas, c'est avec une aisance et un plaisir évidents que plusieurs Québécoises se sont mises à écrire ces dernières années et qu'elles ont adopté, comme par hasard, cette forme d'expression qui leur permet, mieux que le roman, semble-t-il, d'aller au fond des choses et d'elles-mêmes. D'ailleurs, le fait saute aux yeux, la plupart du temps, les femmes adoptent une écriture fortement teintée de subjectivité, souvent d'ordre autobiographique, qui leur permet sans doute de pouvoir enfin se dire et se faire comprendre, elles qui, en littérature comme ailleurs, ont si longtemps laissé les autres parler à leur place.

Ainsi, dans l'ensemble, les essais de femmes, quels qu'ils soient, paraissent poursuivre un même but: chercher à faire part d'une certaine expérience, *la sienne propre*, soit à travers le vécu individuel, familial, conjugal, social (milieu de travail, politique...), soit à partir de réflexions personnelles, histoires de cheminements intérieurs, parfois longs et douloureux. Bref, loin d'essayer de transcender la réalité à l'aide de la fiction romanesque, il semble bien que la femme, au contraire, cherche à la rendre telle quelle, avec ses hauts et ses bas, plus souvent avec les heurts, les difficultés, les angoisses rencontrées et cette espèce de *mal-être* généralisé qu'elle tente désormais de résoudre par le moyen de l'écriture.

Discours d'analysante en quelque sorte, dialogue avec soi-même et avec l'autre (lecteur ou lectrice), qui va emprunter la forme même du langage psychanalytique : associations libres, va-et-vient entre passé et présent, réel et fantasme, discours à mi-chemin entre rêve et réalité, désir et quotidien. En ce sens, on peut même parler d'éclosion d'un langage nouveau, inusité, loin des sentiers connus, qui identifie les essais actuels des femmes québécoises à une certaine modernité. Plus de codes imposés ni de lois formelles. On se laisse aller aux caprices d'une imagination vagabonde, on erre pour le plaisir d'errer, on écrit pour le plaisir (ou la douleur) d'écrire. Je pense ici, entre autres, à l'écriture d'une France Théoret, par exemple, ou encore aux essais-romans de Nicole Brossard et de Yolande Villemaire (*essai-roman,* car comment qualifier ces écrits où la fiction risque à tout moment de basculer dans le réel ?).

Mais à côté de tous ces essais plus ou moins autobiographiques, existe une autre catégorie d'écrits de femmes pour qui la littérature est d'abord et avant tout un tremplin de choix, une tribune rêvée pour un discours franchement féministe. Dans une large part, ces années-ci, il ne faudrait pas l'oublier, l'écriture des femmes a été au Québec une écriture de combat et de stratégie politique. Tous les sujets concernant la femme et ils sont légion — contraception, avortement, viol, violence faite aux femmes, pornographie, harcèlement sexuel, publicité sexiste, sexisme tout court... — sont abordés dans des perspectives différentes, tantôt historique (ouvrages de Michèle Jean, Micheline Dumont et autres), tantôt humoristique (Louky Bersianik), critique (Suzanne Lamy, Madeleine Ouellette-Michalska) ou strictement littéraire (Nicole Brossard, Madeleine Gagnon). Toutes ces femmes ont en commun une volonté de persuasion et le sens aigu de l'urgence d'une parole féministe. Il est d'ailleurs dommage de ne pouvoir nommer ici toutes les Québécoises qui, dans un texte ou l'autre, ont fait valoir tel ou tel aspect de la vie des femmes, ont su illustrer un ou des problèmes précis qui leur sont propres et qui, jusqu'à présent, avaient été occultés. Incidemment, on peut se demander où en serait le mouvement des femmes au Québec sans l'apport incessant de ces écrits.

Tout dernièrement, les femmes journalistes se sont mises de la partie. Les livres de Lise Payette, de Lysiane Gagnon, de Nathalie Petrowski et d'Armande Saint-Jean sont des succès de librairie. Qu'ils soient engagés ou pas, ces textes ont de toute façon le mérite de souligner certains moments importants de carrières de femmes. De la même manière, les mémoires d'une Simonne Monet-Chartrand ou d'une Thérèse Renaud poussent la réflexion féministe bien au-delà d'une simple histoire de vie. Non, le genre *essai* n'est pas mort chez les femmes au Québec. Bien au contraire, il commence à peine à prendre ses *elles*...

■

Un essai **actuel**

Vivre avec les hommes

La lecture de *Vivre avec les hommes* s'annonçait pour moi monotone et sans surprises. La fréquentation assidue des écrits féministes tant américains, français que québécois me laisse parfois l'impression qu'à peu près tout a été dit sur la condition féminine et sur les rapports entre les hommes et les femmes. La « vraie vie » par ailleurs m'oblige à constater que les choses ne se transforment pas aussi facilement et rapidement qu'on pourrait l'espérer.

De fait, l'essai de Lysiane Gagnon n'apporte rien de nouveau à la théorie féministe. Le collectif Clio a déjà fourni une histoire des femmes québécoises richement documentée d'où Madame Gagnon tire une bonne part de ses données historiques. La thématique n'est pas non plus particulièrement novatrice : les thèmes du salaire égal à travail égal, de l'avortement libre et gratuit, de l'indépendance économique des femmes et du partage des tâches ménagères ont été mille fois exploités depuis que l'Américaine Betty Friedan a, la première, dénoncé l'exploitation sociale de la « femme mystifiée ». Enfin, *Vivre avec les hommes*, quoique bien écrit, comporte des redondances et des redites : les mêmes idées sont souvent reprises d'un paragraphe ou d'une page à l'autre.

Malgré tout, *Vivre avec les hommes* est un ouvrage qui m'a plu. Il s'en dégage une telle sérénité et un tel « bon sens » qu'on ne peut qu'être attirée par ce féminisme lucide. Pour Lysiane Gagnon, il ne s'agit pas d'abdiquer devant les luttes pour conquérir « égalité et indépendance ». Il faut au contraire se battre, s'imposer mais sans toutefois se dissocier des hommes sous prétexte que derrière chaque homme se camoufle un oppresseur en puissance. Les hommes ont aussi leurs difficultés, leurs souffrances et, pour Lysiane Gagnon, un véritable changement social ne peut s'effectuer sans l'acceptation par les mouvements féministes de cette dimension de l'univers masculin souvent occultée par une théorisation excessive.

Au dire de Lysiane Gagnon, *Vivre avec les hommes* est « un livre féministe mais qui s'écarte du dogmatisme parce que le dogmatisme est trop loin de la vie, un livre en somme qui s'inscrit dans une perspective réformiste plutôt que révolutionnaire (p. 14). On peut ne pas être d'accord. On peut regretter parfois la façon dont Lysiane Gagnon classe les « bonnes » féministes, les modérées, et les autres, les radicales. Mais elle a le courage tranquille de ses opinions, ce qui n'est pas si fréquent...

Caroline BARRETT

Lysiane GAGNON, *Vivre avec les hommes*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, 308 p.

Il s'en dégage une telle sérénité et un tel « bon sens » qu'on ne peut qu'être attirée par ce féminisme lucide.

Les femmes et l'essai : bibliographie sélective

AUGER, Geneviève et Raymonde LAMOTHE, *De la poêle à frire à la ligne de feu*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1981.

BÉLANGER, Diane et Lucie ROZON, *les Religieuses au Québec*, Montréal, Éditions Libre Expression, 1982.

BERSIANIK, Louky, *L'Euguélionne. Roman triptyque*, Montréal, la Presse, 1976. *Le Pique-nique sur l'Acropole. Roman*. Montréal, VLB, éditeur, 1979.

BRISSON, Marcelle, *Plus jamais l'amour éternel. Héloïse sans Abélard*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1982.

COHEN, Yolande, *Femmes et Politique* (sous la direction de Yolande Cohen), Montréal, le Jour éditeur, collection « Idéelles », 1981.

COLLECTIF CLIO, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze éditeur, 1982.

GAGNON, Lysiane, *Vivre avec les hommes. Un nouveau partage* ; Montréal, Édition Québec/Amérique, collection « Dossiers-/Documents », 1983.

GUYON, Louise, Roxane SIMARD et Louise NADEAU, *Va te faire soigner, t'es malade !*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1981.

HAMILTON, Reina, *Lettre d'amour de femmes*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1981.

LAMY, Suzanne, *D'elles. Textes mixtes*, Montréal, l'Hexagone, 1979.

LANCTÔT, Louise, *Une sorcière comme les autres*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, collection « Deux continents », 1981.

MONET-CHARTRAND, Simonne, *Ma Vie comme rivière. Récit autobiographique 1920-1942*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1981.

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, *l'Échappée des discours de l'œil*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1981.

PAYETTE, Lise, *le Pouvoir ? Connais pas !*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1982.

PETROWSKI, Nathalie, *Notes de la salle de rédaction*, Montréal, Éditions Saint-Martin, collection « Communications », 1983.

RENAUD, Thérèse, *Une mémoire déchirée. Récit*, Montréal, HMH, 1978.

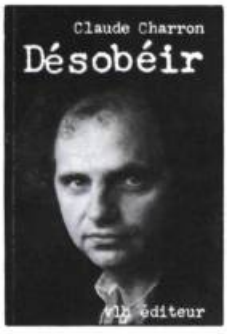
SAINT-JEAN, Armande, *Pour en finir avec le patriarcat*, Montréal, Éditions Primeur, collection « Opinions », 1983.

Caroline BARRETT

Où **commence** et où **finit** l'essai

kenneth landry

Il existe une forme personnalisée du discours littéraire qu'on retrouve dans toutes les littératures modernes depuis le XVI[e] siècle mais qui demeure relativement peu connue et inclassable à cause de ses expressions diverses. Théoriciens et historiens de la littérature commencent à peine à découvrir et à identifier les configurations et les significations de ce discours considéré pendant longtemps comme un genre fourre-tout. Ils admettent, cependant, que la pratique de ce genre suppose un art difficile et sans règles établies. Les plus récentes recherches théoriques tendent à démontrer comment ce type d'écriture échappe justement aux conditions d'existence imposées aux autres modes littéraires. Édouard Morot-Sir prétend que « l'essai serait donc l'anti-genre chronique — refus du genre et de ses conditions, refus de laisser le langage enfermé dans ses définitions et ses règles opératoires, revendication d'une liberté, signe d'une anarchie endémique qui dériverait de l'invention même des langues » [1].



Sans épouser le ton familier de la conversation, la majorité des essais publiés récemment font fi de la neutralité de ton, exprimant une pensée qui se cherche, hésite, se rectifie puis s'affirme à mesure que l'essayiste expose son propos.

Le concept d'anti-genre proposé par Morot-Sir n'a pas été élaboré tout simplement pour jeter de la poudre aux yeux du lecteur, puisque, au terme d'une étude théorique sur l'essai au XX[e] siècle, il en vient à proposer sa propre définition : « [...] l'essai est une exigence stylistique d'abstraction, il est une systématisation relative et locale d'idées abstraites saisies intuitivement et en liberté, gardant leur nudité conceptuelle ou cherchant l'enveloppe charnelle [2]. »

C'est le pouvoir d'abstraction de l'essai qui fascine le théoricien et le pousse à décortiquer le discours non métaphorique dans le but de l'ordonner, de le diviser, de le classer selon diverses espèces, familles ou groupes, comme s'il s'agissait d'un artefact culturel qu'on peut soumettre à des examens de laboratoire.

Au Québec, l'essai a longtemps été l'objet d'un dénigrement systématique au profit des autres genres. Pour s'en convaincre, le lecteur pourra se référer aux pages consacrées aux arts et lettres dans les grands journaux ou aux chroniques de livres dans les revues, où la « littérarité » de l'essai est souvent remise en question. Depuis quelques années seulement, les études se multiplient, redonnant à la prose d'idées la place qui lui revient dans la production littéraire. Citons le numéro spécial de la revue *Études littéraires* (avril 1972) consacré à l'essai, l'ouvrage de Jean Terrasse, *Rhétorique de l'essai littéraire* (1977) ou des articles de Robert Vigneault [3], Joseph Bonenfant [4], François Ricard [5] et Laurent Mailhot [6] qui étudient l'essai en tant que genre littéraire. Dans certains cas (Bonenfant et Ricard), on précise les principaux thèmes abordés (en particulier, celui du pays à inventer) et les conditions dans lesquelles l'essai s'est développé au fil des dernières années. Cependant, de toutes les études et analyses parues, aucune ne porte sur le classement des textes publiés par les essayistes. Tout au plus, on tente de cerner un aspect de cette production, comme le fait Françoise Van Roey-Roux dans son récent ouvrage sur *la Littérature intime au Québec*. Près de quatre cents écrits personnels sont répertoriés, analysés et classés selon leur appartenance à cinq catégories : journaux intimes, mémoires, autobiographies, souvenirs et correspondances. Il faudrait songer maintenant à étendre le modèle proposé par madame Roux à d'autres livres qui emploient essentiellement le même code discursif : discours, conférences, récits de voyage, monographies, biographies, études littéraires et recueils d'articles épars. Avant de procéder à une répartition définitive, il importe toutefois d'établir une bibliographie spécialisée et une méthode de classement qui tiendraient compte des exigences particulières de chaque type d'écriture.

Devant le foisonnement des titres en essai au Québec depuis une vingtaine d'années, le lecteur doit identifier l'écriture littéraire sans nécessairement chercher à appliquer la dichotomie « écrivant/écrivain » proposée par Roland Barthes [7], puisque l'essayiste est habituellement un mélange des deux entités : il (elle) circule entre deux voies ; l'une se rapproche de l'événementiel, de l'opinion personnelle et de la description subjective ; l'autre vise à dégager un point de vue plus universel, une analyse objective ou une démonstration quasi irréfutable. Ainsi, selon le critique français François Chatelet, « l'essai apparaît comme un entre-deux entre la contingence du roman — qui laisse libre cours à l'invention de l'auteur et s'abandonne apparemment à la singularité irréductible des situations et des actes — et la nécessité du discours philosophique ou scientifique — qui prétend, lui, à la nécessaire expression de ce qui doit être. [L'essayiste] tente d'allier la fraîcheur et la spontanéité du premier à la rigueur du second [8]. »

Dans la pratique, l'identification de l'un ou l'autre de ces points de vue pourrait se faire selon le schéma ci-dessous.

Imaginons toute la production éditoriale de l'essai en forme de ligne horizontale, divisée en deux parties. La partie à la gauche du centre pourrait (sans aucune référence « politique ») renfermer tous les écrits dits subjectifs ; la partie à la droite du centre, les écrits dits objectifs. Il reste maintenant à attribuer une valeur à chaque type d'écrit selon une gradation dans les styles (entre formes *libres et formes fixes*) et selon un registre de tonalités (allant du plus « engagé » au plus « neutre »). Cette démarche devra aussi tenir compte du fait que l'essai demeure une forme littéraire caractérisée par l'introduction du « JE » et que, par conséquent, le degré d'implication de l'auteur dans son texte pourrait influencer le choix d'une catégorie. Le critique Robert Vigneault, dans une étude sur les fondements théoriques de l'essai, propose de l'envisager dans cette optique : « [Le] discours d'un SUJET qui s'interroge et s'approprie le vécu par et dans le langage » [9]. L'accent est mis sur l'individualité et sur un degré de subjectivité qui se traduit par des accents plus ou moins (im)partiaux dans l'expression verbale de la pensée de l'essayiste.

En prenant en considération toutes ces variables (la forme, le ton, le « je »), le lecteur pourrait déterminer les différentes catégories de l'essai. C'est la *perspective de lecture* qui établit, en fin de compte, la nature précise du texte. Selon le schéma proposé, certains ouvrages se situent plus difficilement par rapport à d'autres. Le *Journal dénoué* (1974) de Fernand Ouellette est-il un récit autobiographique, un journal intime ou tout simplement une « histoire intérieure » rédigée à partir de carnets épars, écrits entre 1951 et 1973 ? Dans le même ordre d'idées, *Un certain parti pris* (1983) de Paul Chamberland appartient-il à l'autobiographie ou à l'essai spéculatif ? L'ouvrage de Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique* (1968), se situe-t-il parmi les souvenirs ou les écrits polémiques ? Les biographies romancées de Victor-Lévy Beaulieu (son *Monsieur Melville*, par exemple) se rapprochent-elles plus de l'essai ou du roman ? Nous pourrions multiplier les exemples pour démontrer que les cloisons séparant différents types d'essais (ou même les essais des autres genres) ne demeurent pas étanches. Pour cette raison, le classement d'ouvrages « hybrides » (de plus en plus nombreux) appelle certaines réserves. Pourtant, il existe au Québec suffisamment de modèles de chaque catégorie d'essais pour permettre au lecteur initié d'établir, à l'aide de cette catégorisation, les principaux représentants du genre à une époque donnée.

Cette forme individualisée du discours littéraire se lit de plus en plus comme un dialogue avec un lecteur imaginaire. Le récit autobiographique de Claude Charron, *Désobéir* (1983), fournit un exemple probant de cette nouvelle tendance. Sans épouser le ton familier de la conversation, la majorité des essais publiés *récemment font fi de la neutralité de* ton, exprimant une pensée qui se cherche, hésite, se rectifie puis s'affirme à mesure que l'essayiste expose son propos. Personne n'est dupe des procédés employés par les essayistes pour convaincre leur auditoire car l'auteur n'a d'autre but que de stimuler l'intelligence du lecteur. Au Québec, le prosateur continue d'épouser la « ligne du risque », selon l'expression de Pierre Vadeboncœur. Si la présente étude comporte, elle aussi, des risques, elle vise néanmoins à faire connaître un vaste territoire à peine exploré — celui des écrivains qui ont contribué depuis plus d'un siècle à l'édification d'une véritable pensée québécoise. ■

---

1 Édouard MOROT-SIR, « l'Essai ou l'Antigenre dans la littérature française du XXe siècle », dans *French Literature Series, vol IX, The French Essay*, South Carolina, University of South Carolina, [1982], p. 118.

2 *Ibid.*, p. 131.

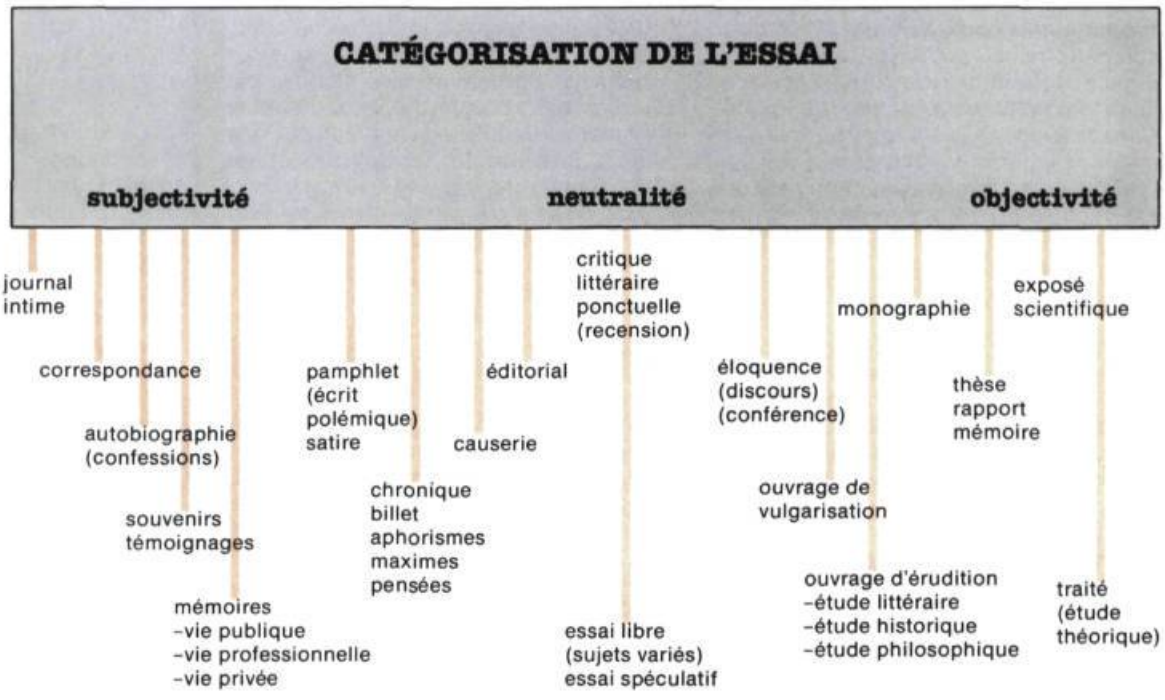
3 Robert VIGNEAULT, « l'Essai québécois : la naissance d'une pensée », *Études littéraires*, avril 1973, p. 59-73 ; « l'Essai québécois : préalables théoriques », *Voix et Images*, hiver 1983, p. 311-329.

4 Joseph BONENFANT, « Divergences de l'essai québécois », dans René Bouchard, [éditeur], *Culture populaire et Littérature au Québec*, [Saratoga, Calif.] Anma Libri, 1981, p. 243-256.

5 François RICARD, « l'Essai (1960-1977) », *Études françaises*, octobre 1977, p. 365-381.

6 Laurent MAILHOT, « Aux frontières (à l'horizon) de l'essai québécois », *la Nouvelle Barre du jour*, février 1978, p. 69-86.

7 Roland BARTHES, *le Degré zéro de l'écriture*, Paris, le Seuil, 1953.

8 François CHATELET, *la Littérature*, [Paris, s.é. 1970], p. 164 (Coll. les Dictionnaires du savoir moderne).

9 VIGNEAULT, *op. cit.*, 1983, p. 311.